

La délivrance de la caille

Autor(en): **Christinger, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **16 (1963)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **19.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA DÉLIVRANCE DE LA CAILLE

R. CHRISTINGER, GENÈVE

Le Rigveda mentionne cinq fois un exploit des jumeaux divins, les Açvins. Voici ces textes :

Āsnó vṛíkasya vārtikām abhīke yuvāṃ narā nāsatyāmumuktam (I. 116, 14 ab)

O vous, les Nāsatya, vous avez délivré la caille de la gueule du loup.

Ājohavīd aṣvinā vārtikā vām āsnó yāt sīm āmuñcatam vṛíkasya
(I. 117, 16 ab)

La caille vous a appelé, ô Açvins, lorsque vous l'avez délivrée de la gueule du loup.

Yābhir vārtikāṃ grāsītām āmuñcatam (I. 112, 8 c)

Grâce à vos (secours) vous avez libéré la caille avalée ...

Āmuñcatam vārtikām ānhaso (I. 118, 8 c)

Vous avez libéré la caille de l'angoisse (de l'étroitesse), ...

Vṛíkasya cid vārtikām antār āsyād yuvāṃ ṣacībhir grāsītām āmuñcatam
(X. 39, 13 cd)

Grâce à (vos) secours vous avez délivré la caille avalée par le loup de l'intérieur de la gueule.

L. Myriantheus¹ croit que la délivrance de la caille symbolise la libération de l'aurore, arrachée à la gueule des ténèbres. Selon cet auteur, Max Müller a raison de qualifier la caille, *vartikā*, par « celle qui revient » et d'assimiler cet oiseau à l'aurore. Max Müller, ajoute à ce propos L. Myriantheus, « rapproche la caille du nom grec, Ortygie, attaché à l'île de Délos, et de l'oiseau nommé *ortyx*, afin de renforcer encore sa théorie insoutenable, selon laquelle Athéna serait l'Aurore. »

Nous nous bornerons ici à approfondir le rapprochement entre *vartikā* et *ortyx*, à analyser la signification du nom d'Ortygie que porte l'île de

1. L. Myriantheus, « Die Açvins oder arischen Dioskuren », Munich 1876, p. 76.

Délos et, enfin à déterminer l'importance que la caille a pu revêtir dans la mythologie indo-européenne.

Vartikā – Ortyx

Il nous semble très probable que le mot védique signifiant la caille, de même que le grec *ortyx*, proviennent de la racine *uert signifiant revenir, tourner, retourner². A cette même racine se rattachent, par exemple, en latin *vortex*, le tourbillon et *vertebra*, la vertèbre, et, selon Pokorny³, la déesse vénète Vrotah, qui signifierait «celle qui retourne» et qui faciliterait les naissances. Les anciens, comme l'a déjà relevé Buffon⁴, se sont étonnés du comportement de la caille⁵, et ils ont bien observé le cycle de ses migrations. Il n'est donc pas surprenant que ce volatile soit «celle qui revient»; en revanche, et bien que la caille soit un oiseau connu à Délos, le nom que porte cette île⁶ peut surprendre de prime abord.

L'île aux cailles

Cette île est le centre des Cyclades qui, selon Callimaque, dansent en rond autour de Délos-Ortygie, lieu où naquirent Artémis et Apollon. Ces dieux rappellent sur plus d'un point les Dioscures grecs et les Açvins védiques, les jumeaux divins. On connaît l'enfantement pénible de Léto, mère infortunée comme le fut également en Grèce Mélanippe, mère de Boeotos et d'Eole, de même que, dans le monde celtique, Rhiannon-Epona, mère de Pryderi.

La délivrance de Léto, liée magiquement car elle ne peut enfanter, est sans doute un autre aspect du thème général de l'emprisonnement d'une femme ou d'une jeune fille qui doit être libérée, thème dont on connaît

2. L'adjectif *vartaka* existe en fin de composés et signifie «attaché», «dévoué», «qui tourne autour de», «qui séjourne auprès de».

3. «Indogermanisches Etymol. Wörterbuch», Berne 1959, à l'art. *uert*.

4. «Histoire naturelle» à l'art. Caille.

5. Aristote, «*Historia Animalium*» VIII, 12; Varron, «*Re rustica*», III, 5; Pline, «*Hist. nat.*» X, 23.

6. *Odyss.* V, 123.

de multiples exemples: en Grèce, paralysie d'Héra qu'Héphaïstos délivre – en récompense de cet acte il reçoit Aphrodite –, mythes d'Andromède, d'Hésione, d'Ariadne; à Rome, légendes de Réa Silvia; en Irlande de Ethné; en Allemagne de Rapunzel, etc. ...

Délos était aussi associée à la délivrance d'Ariadne – assimilée, semble-t-il, à Aphrodite –, libérée par Thésée après sa victoire sur le Minotaure. C'est en effet dans cette île que le héros, sorti du labyrinthe grâce au fil d'Ariadne, exécuta une danse avec les jeunes Athéniens délivrés eux aussi. Cette danse, nommée la danse des grues⁷ devait aussi bien évoquer le cheminement compliqué à l'intérieur du labyrinthe que les tribulations de Léto. Dans une autre étude⁸ nous avons relevé qu'en Chine la grue blanche⁹, figure dans une légende qui rappelle de façon frappante le mythe de Thésée. En Iran, le palais d'un tyran, qui retenait des femmes prisonnières, s'appelait le «palais de la cigogne». En Europe la grue, associée au taureau¹⁰ dans le complexe Crète/Délos et, en Gaule, sur le fameux autel du *tarvos trigaranus* et sur une stèle de Trèves était, comme l'oiseau chinois mythique ressemblant à une grue, le «pi-fang», un oiseau «tourneur». L'action de tourner symbolisant la création, la naissance¹¹ se manifestait particulièrement à des moments critiques, tels que le renouvellement de l'année.

Nous constatons ainsi que si Ortygie-Délos ne semble pas liée à une légende mettant la caille en action, cette île est en revanche le théâtre, dans le cadre du mythe de Thésée, de la danse des grues. Cet oiseau, associé à l'idée de tourner et de délivrance, joue donc un rôle qui semblerait réservé à Délos à la caille, l'oiseau tourneur, ou des retours, délivré par les Açvins védiques.

7. Plutarque, «Thésée» 2155. Cf. Luc. Salt. 34, 49.

8. Archives suisses d'anthropologie générale, 1961, pp. 41 sq.

9. M. Granet, «Danses et légendes de la Chine ancienne», Paris 1926, vol. I, p. 222.

10. Le taureau peut revêtir un aspect funéraire. Cf. K. Müller-Lisowski, *Etudes celtiques*, 1952, vol. VI, p. 24.

11. On peut se demander si la croyance que la cigogne apporte des enfants n'est pas associée à cette idée.

Comme l'a relevé Deonna, à juste titre¹², les oiseaux qui, dès le néolithique sinon plus tôt, ont joué un rôle de premier plan dans les conceptions religieuses, sont porteurs de symboles attribués, selon les variantes locales, à telle ou telle espèce. Ici l'oie, là le cygne, ailleurs la grue ou la caille ont rempli les mêmes fonctions en mythologie. Il n'est donc pas absurde de supposer qu'à Délos la caille ait pu jouer dans la haute antiquité le rôle repris plus tard par la grue. De même il n'est pas exclu que le symbolisme de la caille ou de la grue ait été importé à Délos.

L'île aux cailles est donc intimément associée, d'une part au thème du labyrinthe et de la libération, par le mythe de Thésée et d'Ariadne, d'autre part au couple de jumeaux Apollon et Artémis; comme on l'a vu cette dernière fut surnommée « celle de la caille ». En revanche nous ne trouvons pas, à Délos, de traces du loup avaleur de la caille.

Le loup avaleur

Le loup était pourtant partout présent. En Scandinavie le loup Fenrir qui doit avaler Odin à la fin des temps est très voisin du carnassier androphage des Thraces et des Celtes (réapparaîtrait-il dans le conte du petit Chaperon Rouge?), mais aussi de la *t'ao t'ie* chinoise et de la « face de gloire » indoue¹³.

A Rome sa présence devait se manifester lors des Lupercales, notamment lorsque deux jeunes garçons étaient le centre d'une cérémonie qui se déroulait dans l'ancre du Lupercal. On touchait ces jeunes Romains avec un couteau qui avait servi à immoler des chèvres, puis on les essuyait avec de la laine imbibée de lait. Ces jeunes gens devaient alors éclater de rire¹⁴. On peut se demander si ce rite n'est pas comparable aux céré-

12. W. Deonna, « Notes d'archéologie suisse. » Indicateur d'antiquités suisses, Zurich, 1918, vol. 2, p. 106.

13. Il s'agit du « Grasamukha » ou du « Rāhumukha » ou encore du « Kirttimukha », dépourvu de menton comme Vṛtra. Rigveda I, 52, 6. Sa bouche doit rester ouverte pour permettre au souffle de vie de ressortir. Si le monstre refermait sa gueule, le cycle de la vie serait interrompu. Cf. S. Kramrisch, « The Hindu Temple », p. 327.

14. Plutarque, Romulus 33.

monies d'initiation, souvent qualifiées de primitives, dont les ouvrages d'ethnographie contiennent de nombreux exemples. Le nœud de ces cérémonies est l'avalement du néophyte puis sa sortie au jour, son emprisonnement puis sa libération, sa mort, puis sa résurrection. Le lieu où l'initié devait mourir symboliquement¹⁵ était souvent une grotte ou un labyrinthe assimilés à un dragon ou à quelque autre monstre dévorant. On peut conjecturer la présence à Délos d'un tel lieu, apparenté au Lupercal, car le plus ancien sanctuaire de l'île aurait été une grotte située dans la région montagneuse, connue aujourd'hui encore sous le nom de «grotte des dragons».

Un mythe grec vient encore renforcer notre hypothèse, selon laquelle l'avalement de la caille n'est qu'un aspect d'un thème commun au monde indo-européen. Selon une légende thébaine Zeus, sous la forme d'un satyre, c'est-à-dire d'un être mi-chevalin, se serait uni à Antiope qui aurait conçu deux jumeaux aux goûts fort opposés, Amphion et Zéthos. La jeune femme fut emprisonnée par son oncle Lycos, le loup, puis délivrée par ses enfants. Cette légende rappelle étrangement les aventures de Saraṅyû, métamorphosée en jument, devenue l'épouse du brillant Vivasvat transformé en étalon. De leur union naquirent précisément les Açvins, libérateurs de la caille emprisonnée par le loup. Le passage du Rig-Veda déjà mentionné «Amuñcatam vartikâm añhaso», met bien l'accent sur le fait que le loup serre la caille, qu'il lui fait subir le tourment de l'angoisse, de l'étroitesse de sa gueule.

En admettant, par hypothèse, que le loup symbolise la prison comme le mythe d'Antiope permet de la supposer, nous pourrions aussi mettre en parallèle la caille tirée de la gueule du loup, Ariadne sortant du labyrinthe après la défaite du Minotaure, Léto délivrée du sort qui pèse sur elle et qui peut enfin accoucher, et Andromède, Hésione, arrachées à l'emprise d'un dragon, etc ... De plus, en nous limitant aux récits védiques et avestiques nous pouvons encore noter d'autres libérations fabuleuses: Trita Āptya qui combat le démon tricéphale Viçvarûpa, fils de

15. Voici à ce sujet C. G. Jung, «La métamorphose de l'âme et ses symboles».

Tvashtar comme Saraṇyû, lui coupe les têtes et en fait sortir des vaches¹⁶; de même l'avestique Traetona tue un serpent à trois gueules et délivre deux femmes¹⁷. Mais alors que signifie, que symbolise la caille délivrée?

Symbolisme de la caille

Nous croyons, comme L. Myriantheus, que la caille représente l'aurore arrachée à l'emprise de la nuit, mais nous ne pouvons nous contenter de cette explication partielle. De même, l'assimilation de l'être libéré à la libido ne nous satisfait pas entièrement. Il est légitime de croire qu'Hélène, Ariadne, Saraṇyû, sont aussi des représentations de l'aurore, mais ces comparaisons nous montrent qu'il y a beaucoup plus. Les Açvins, par exemple, ne se contentent pas de délivrer la caille; ils sont les appariteurs du soleil et les producteurs du feu grâce à la rotation d'un tourniquet d'or. Or ces jumeaux, comme la plupart des autres jumeaux, ont des caractères bien opposés. Si l'un est l'enfant de la nuit, l'autre est le fils de l'aurore¹⁸. En Grèce, même phénomène: Castor et Pollux sont, l'un, mortel, l'autre, immortel; Amphion est un artiste, Zéthos s'adonne à des activités matérielles; Artémis et Apollon sont de sexe différent.

Le cas d'Artémis, née dans l'île des cailles, va nous éclairer. Elle est avant tout nocturne et, sous cet aspect, mieux connue sous le nom d'Hécate. C'est aussi la patronne des jeunes gens, la déesse de la chasse et même de la chasse sauvage. A première vue les divers caractères d'Artémis n'ont aucun lien commun; en réalité il en existe bien un. C'est essentiellement une déesse qui revient ou qui fait revenir, comme l'indiquent ses surnoms d'Ortygie et de Strophæia¹⁹. Déesse de la nuit, elle ramène l'aurore et annonce ainsi la venue d'un jour nouveau²⁰. Comme

16. R. V. X. 8. 8-9. Voir la discussion de ce thème et son rapprochement avec des faits gaulois chez G. Dumézil, «Horace et les Curiaces», Paris 1942, pp. 132-133.

17. H. Oldenberg, «La religion du Véda», Paris 1903, p. 120, Cf. M. Bréal, «Mélanges de mythologie et de linguistique», Paris 1877, pp. 121, 126, 142.

18. Yâska XII. Cf. Oldenberg, op. cit. pp. 176-177.

19. Ces surnoms auraient dû mettre par exemple M. Nilsson sur la bonne voie.

20. Pausanias VIII, 18. 8. Artemis rétablit aussi la santé mentale.

la déesse Vrotah, déjà mentionnée, elle ramenait de l'autre monde les âmes des enfants à naître²¹. Déesse de la chasse, elle veillait à ce que les âmes des animaux tués ressuscitent, afin que le gibier puisse continuer à se multiplier. C'est pourquoi on consacrait à Artémis les crânes d'animaux abattus à la chasse, selon une coutume conservée en Sibérie²².

De son côté Apollon revenait au matin et, en disparaissant à l'horizon, annonçait la nuit. C'est aussi un dieu qui permettait le voyage, le retour des âmes et qui patronnait ceux qui pratiquaient les techniques chamaniques²³. Enfin, Apollon revenait annuellement après un voyage chez les Hyperboréens.

Ce qu'Artémis et Apollon, ce que les Açvins ramènent ou délivrent, c'est tout ce qui disparaît puis réapparaît au cours du temps qui se déroule de façon cyclique. Il peut aussi bien s'agir de l'aurore, du soleil ou de la lune²⁴, que de l'année nouvelle ou, après un déluge ou un embrasement universel, d'un monde nouveau. Ce qui naît ou renaît peut également être le feu nouveau, libéré de sa prison de bois ou de nuages, l'âme de l'enfant ou du gibier ou, par analogie, l'initié qui naît à une vie nouvelle. La caille est ainsi tout ce qui réapparaît après un voyage dans la nuit, le monde des esprits, l'inconnu. C'est également la libido, sous son aspect d'énergie, qui se manifeste lors d'une «libération» qui est à la fois une création. Ainsi, dans l'Inde, le baratement de la mer de lait

21. Plusieurs peuples sibériens ont conservé cette croyance, mieux que les Grecs. Ainsi les Chouktches croient que les humains, après leur mort, naissent dans le monde des esprits, et que les nouveaux nés sur terre sont habités par l'âme de ceux qui sont morts au royaume des ombres. Cf. W. Bogoras, «The Chukchee», *Memoir of the American Museum of Natural History*, New York 1907, Vol. VII, no. 22, p. 334.

22. Aristoph. «Ploutos» 943. Cf. Diodore Sic. IV, 22. 3. Cf. K. Meuli, «Griechische Opferbräuche», Bâle 1945, p. 263.

23. M. Eliade, «Le chamanisme», Paris 1951, p. 349 relève que les personnages légendaires grecs supportant comparaison avec les chamans se réclament d'Apollon. Le rôle d'Artémis, pourtant similaire, semble avoir échappé à cet auteur.

24. La constellation de la Grande Ourse ressemble à une caille et il ne nous semble pas déraisonnable de croire que cet oiseau a aussi servi à désigner ces étoiles qui tournent autour du pôle et reviennent chaque nuit.

produisait simultanément des objets matériels, des êtres et de l'énergie, tout comme la production du feu par friction provoquait la naissance des Centaures grecs et des Gandharvas védiques, symboles de l'énergie encore indomptée²⁵.

On objectera sans doute que le Rig-Véda ne précise pas ce que représente la caille et qu'il s'agit d'un thème secondaire et trop isolé pour que l'on puisse se risquer à établir des comparaisons. En Grèce du moins, Délos et Artémis se réclament de cet oiseau. De plus, il est permis d'admettre que plusieurs gravures rupestres que nous avons relevées au val Camonica, en Italie du nord, et qui représentent des oiseaux, parfois associés à un symbole solaire, figurent probablement des cailles. Ces gravures présentent quelque analogie avec une gravure rupestre de Touva représentant un *tetraogallus altaicus*²⁶. Il ne faut cependant pas se heurter à la pauvreté des documents relatifs à la caille, mais il faut se souvenir, avec Deonna, que des oiseaux différents ont pu, selon les régions, symboliser la même idée. La comparaison peut même être étendue à d'autres symboles, si l'on tient compte du fait que l'oiseau est avant tout celui qui accomplit le voyage périlleux dans l'inconnu et qui en revient. Dans le domaine du chamanisme, l'oiseau est en effet l'équivalent d'autres véhicules tels que le cheval (que nous retrouvons chez Apollon), le cerf (animal consacré à Artémis), le renne, l'élan, le chien, etc. ... Enfin, nous inclinerions à penser qu'un symbolisme analogue apparaîtrait en Yoga, et que la libération de la «kuṇḍalinī» qui s'échappe de sa prison comme le feu védique jaillissait du lotus, n'est pas sans analogie avec la notion du fil d'Ariadne, grâce auquel Thésée put sortir du labyrinthe²⁷.

Les exemples ne manquent pas, dans le Rig-Véda, qui montrent que le temps poursuit sans trêve sa marche cyclique²⁸. Les Açvins parcourent

25. Cf. R. Christinger, «Les Centaures», Journal de Genève, 7-8 avril 1962. Voir aussi la libération rituelle de prisonniers chez Deubner, «Attische Feste», Darmstadt 1962, p. 58.

26. N. L. Tchlenova, «Quelques gravures du sud-ouest de Touva» dans «Sovietskaïa Etnografiya» Moscou 1956, fasc. 4, fig. 9, p. 50.

27. Cf. A. Avalon, «The Serpent Power», Madras 1958.

28. R. Veda I. 124. 9.

chaque jour la même course²⁹ et, ce faisant, ils libèrent éternellement «la caille», c'est-à-dire tout ce qui doit revenir. Ainsi s'accomplit le mystère du cycle du jour et de la nuit, des saisons, de la vie et de la mort, de la création et de l'anéantissement, mystère qui a frappé l'homme dès la préhistoire et qui n'a dès lors plus cessé de l'inspirer. Même si «vartika» ou «vartaka» ne signifient pas à proprement parler «celle qui revient», ce qualificatif, donné par des auteurs modernes, paraît justifié.

Enfin, une mention de la caille, dans le Mahâbârata³⁰, mérite une attention toute particulière. Il y est dit que lorsque «Bhîma est serré dans les nœuds d'un énorme serpent, une caille apparaît auprès du soleil; elle est de couleur obscure, n'a qu'une aile, qu'un œil et qu'un pied; elle est horrible à voir et vomit du sang. Cette caille représente soit le ciel rouge du soir à l'Occident, soit ce même œil rouge à la fin de l'été.» Ce passage fait notamment penser aux traditions celtiques, et plus particulièrement à celles qui concernent le dieu Lug, patron de la fête de Lugnasad, célébrée le premier août, c'est-à-dire à la fin de l'été, par les Irlandais. Lug, qui est parfois décrit comme resplendissant, tel le soleil couchant, se tient, au début de la bataille mythique de Mag Tured livrée contre les géants Fomore, sur un pied, avec une main, et un œil. Ce rapprochement est capital pour l'étude des divinités du feu, solaire ou terrestre.

29. Ce chemin est le «vartis», mot dont la racine est sans doute la même que «vartikā», la caille, et que l'adjectif «vartaka». H. Grassmann, «Wörterbuch zum Rig-Veda», Leipzig, 1936, écrit (colonne 1223) au sujet de «vartis»: «Der (dreimal am Tage) wiederkehrende Lauf oder Umlauf (Hin- und Rücklauf) der Açvînen, oder ihres Wagens zum Opfer, überall mit «ya» (= aller, racine qui se retrouve chez Janus). Einmal von der dreimaligen Wiederkehr des Agni zum Opfer.»

30. Mahâbh. III, 12.437. cf.. A.de Gubernatis, «Mythologie zoologique», Paris 1874, t. II, p. 209.